

ZOFIA LITWINOWICZ-KRUTNIK

Institut Catholique de Paris / Université de Varsovie

La chute et le rêve. Les images du déclin dans la « symphonie en noir » maléguienne

The fall and the dream. The images of decay in Joseph Malègue's 'symphony in black'

Abstract: This article intends to study the images of decay in the posthumous novel by Joseph Malègue (1876-1940), *Black Stones. The Middle Classes of Salvation* (1958). It offers three levels of analysis: historical-social, aesthetic and philosophical. Interconnected, they correspond to one another. Firstly, the article examines the historical framework of the novel: the provincial “grande bourgeoisie” under the Third Republic which loses its power and falls into decline. Then comes aesthetic level: chromatic tones and architectural metaphors of necropolises and mausoleums. The imaginary of decay reaches its peak in the treatment of voluntary phenomena in characters from the upper middle class background, which echo Bergson’s philosophical analyses of the disorders of will.

Keywords: decay, fall, Malègue, *Black Stones*, will, upper middle class, Bergson

À la lecture de *Pierres noires* de Joseph Malègue (1876-1940), publié à titre posthume en 1958, on peut s’étonner du gouffre idéologique et esthétique qui le sépare du premier roman de l’auteur auvergnat, *Augustin ou le Maître est là* (1933). En effet, baptisé « une symphonie en noir », *Pierres noires* s’oppose naturellement à la « symphonie en blanc »¹ qu’était *Augustin*. Son atmosphère de déchéance et d’impuissance se trouve aux antipodes de celle de force et d’action qui imprègnent ce dernier, roman aux échos blondéliens, y compris ceux de *L’Action. Essai d’une*

¹ Les deux expressions ont été forgées par Jacques Chevalier dans sa préface à *Pierres noires* (1959, Spes, p. XII et XIII) et ensuite reprises par Charles Møller, *Littérature du XX^e siècle et christianisme*, vol. II : *La foi en Jésus-Christ : Sartre – Henry James – Martin du Gard – Malègue* [1953], Tournai-Paris, Casterman, 1962.

critique de la vie et d'une science de la pratique (1893)². Déclin, effritement, crépuscule : voici les termes qui cernent, au moins à première vue, tant la thématique que l'esthétique du roman. D'abord, il s'agit du processus historico-sociologique de cette vaste fresque qui s'étale sur 800 pages, couvrant la période 1890-1913. Ensuite, de sa tonalité esthétique : topographie symbolique et palette chromatique lumineuse qui sombre dans le noir. Enfin, du déclin de la volonté chez les personnages, qui, dans son prisme philosophique et psychologique, est caractéristique de la mise en question du romanesque dans la période d'entre-deux-guerres³.

Dans les premiers chapitres du roman, qui correspondent, assez vaguement, au début des années 1890, la grande bourgeoisie de Peyrenère, une petite ville imaginaire d'Auvergne, se laisse percevoir – au moins aux yeux du focalisateur-narrateur du Livre I, Jean-Paul Vaton, alter-ego de Malègue –, au prisme de l'isotopie lumineuse et quasi-mythique. Pourtant, dès le début, elle s'enferme dans ses rêves et court inévitablement à sa perte, s'assombrissant d'une « dignité mélancolique »⁴ propre aux mondes en voie de disparition. Les notables perdent leur ancien pouvoir mais, figés dans leurs catégories de penser, leur orgueil et leur hypocrisie, demeurent impuissants. Sombrant dans la nostalgie, ils sont incapables d'arrêter la « descente lente, tranquille et continue [des] vieilles classes bourgeoises qui s'en vont », comme le résume un des personnages⁵. Avec leur effritement, un monde entier s'efface. Une comparaison avec Proust, qui peint le même processus mais dans le contexte de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie parisienne⁶, vient naturellement à l'esprit. « Tout ce qui nous semble impérissable tend à la destruction », affirme le narrateur de *La Recherche* par rapport à Gilberte devenue la marquise de Saint-Loup, qui poursuit : « [...] une situation mondaine, tout comme autre chose, n'est pas créée une fois pour toutes mais aussi bien que la puissance d'un empire, se reconstruit à chaque instant par une sorte de création perpétuellement continue »⁷. Malègue, avec son second roman, s'inscrit aussi, à son tour, dans ce cercle éternel de la croissance et du déclin

² Le discours de la force, de l'action et de l'énergie, une réaction naturelle à l'esthétique symboliste et décadente, circulait beaucoup en Europe avant la grande guerre et entre-deux-guerres (cf. par exemple Maurice Barrès, dans sa trilogie *Le Roman de l'énergie nationale*, 1897-1902). Sur la présence blondélienne chez Malègue, cf. les hypothèses éclairantes de José Fontaine, « L'Action et Histoire et dogme de Maurice Blondel chez Joseph Malègue », *Nouvelle Revue Théologique*, n° 141, mars 2019, pp. 430-447.

³ N'oublions pas que *Pierres noires*, malgré sa parution tardive, a été rédigé dans les années 1922-1929 (datation fondée sur l'étude des inédits et des brouillons au fonds Malègue aux archives de l'Institut Catholique de Paris, 21 rue d'Assas, 75006 Paris).

⁴ Expression de Léon Émery, *Joseph Malègue : romancier inactuel*, Lyon, Les cahiers libres, n° 68, 1962, p. 36.

⁵ Il s'agit de Maurice Guyot de Lavaline. Cf. J. Malègue, *Pierres noires. Les Classes moyennes du Salut* [Paris, Spes, 1958], Paris, Ad Solem, 2018, p. 494.

⁶ C. Bidou-Zachariasen, Proust sociologue. De la maison aristocratique au salon bourgeois, Descartes et Cie, 1997, pp. 111-139.

⁷ *Albertine disparue*, dans *À la recherche du temps perdu*, éd. Jean-Yves Tadié, vol. IV, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Paris, Gallimard, 1989, pp. 247-248.

qui se succèdent indéfiniment dans tout processus historique – bien qu’il montre, d’autre part, une possibilité de son interruption, en mettant en scène le personnage d’un saint dont le sacrifice rachète la collectivité de Peyrenère, Félicien Bernier.

Ce déclin politico-social des vieilles classes se traduit par l’esthétique du déclin : glissements chromatiques, métaphores des labyrinthes, des mausolées et des cimetières, multitude des scènes nocturnes. De noirs massifs et des ténèbres dominent l’imaginaire du roman : à partir des maisons noires aux pierres volcaniques jusqu’aux dédales des ruelles et cavernes de la cité médiévale, en passant par les histoires poussiéreuses des grandes familles et les profondeurs de l’âme humaine où, dans les froids caveaux, somnolent les vices éternels de l’homme : l’orgueil, l’acédie, l’indifférence, l’hypocrisie, la luxure.

Mais sur un autre plan encore, philosophique, se joue un rôle déterminant : au déclin socio-politique se joint un déclin moral et existentiel, avec une crise de la volonté des personnages. La jeune génération des notables, prometteuse au début du roman, représente, selon l’expression de Léon Emery, la « forme raffinée de la dégénérescence »⁸. Ils se caractérisent non seulement par la faiblesse de caractère mais surtout l’insatisfaction perpétuelle de leurs désirs : il n’est pas anodin que le Livre II du roman s’intitule *Le désir d’un soir parfait*. Deux personnages emblématiques incarnent cette dégénérescence de la volonté qui annonce la dissolution du personnage : André Plazenat et Jacqueline de Brugnes. Tous deux sont ravissants et talentueux mais souffrent de ce que Bergson considérerait comme les troubles de la volonté⁹ ; et ce mélange paradoxal rend leur chute d’autant plus tragique.

Nous tenterons alors de cerner l’imaginaire du déclin chez Malègue peintre de la chute des notables de province aux plusieurs strates : politico-sociale, esthétique-symbolique et philosophico-psychologique. Après avoir analysé les motifs et les images littéraires relatifs aux transformations sociales sous la Troisième République, nous nous concentrerons sur l’esthétique symbolique du roman et ses dimensions philosophiques inspirées de travaux d’Henri Bergson, philosophe capital pour Malègue, écrivain bergsonien par excellence.

Déclin des grandes familles

Le thème de la mise à mort de la société bourgeoise et grand-bourgeoise n’est pas novateur en soi. Il voisine même un lieu commun tant dans le roman que dans le théâtre de l’époque maléguienne : évoquons les productions, parfois peu réussies, de Georges Ohnet, Maurice Barrès ou Paul Bourget (dont Malègue appréciait les romans à thèse comme *Le Disciple* ou *Le Démon de midi*). Quant au déclin de

⁸ L. Emery, *op. cit.*, p. 42.

⁹ H. Bergson, *L’Énergie spirituelle. Essais et conférences* [1919], [in] *Œuvres*, éd. André Robinet, Paris, PUF, 1959, pp. 927-930.

l'aristocratie et à son conflit avec certaines couches bourgeoises, nous les retrouvons dans les scènes mondaines de *La Recherche*, œuvre importante pour Malègue¹⁰. Mais la nouveauté et la force du romancier auvergnat résident ailleurs. À la fois sociologue perspicace et fin connaisseur de l'âme humaine, il brosse vigoureusement le tableau de la lente dégénérescence du monde des notables et décrit la montée de la bourgeoisie laïque avec « poésie et vérité »¹¹. Son tableau de la petite cité de Peyrenère et des conflits idéologiques qui opposent les vieilles structures à la démocratie radicale, apparaît comme vivement réaliste et, en même temps, plein de lyrisme, à la fois précis et baigné dans le rêve.

Parmi ses sources évidentes, on peut nommer, entre autres, *La Fin des notables* de Daniel Halévy, *l'Histoire d'une société* de René Béhaine (proclamé « précurseur de Proust »¹² pour ses penchants psychologiques et ses études de mœurs), et *Le Fils de l'Esprit. Roman social* de Georges Fonsegrive, ou encore *La Chronique des Pasquier* de Georges Duhamel. Tous les quatre, comme *Pierres noires*, tentent de saisir les transformations sociales sous la Troisième République, peignant la perte du pouvoir des notables désormais exclus des conseils municipaux et l'ascension des nouvelles couches sociales.

Les élites sociales traditionnelles de Peyrenère (les du Montcel, les Plazenat, les Guyot-Lavaline, les Vodable des Brugnes, les Guyot-Chaudezollès, et d'autres) se trouvent aussi anéantis face aux mutations du pays après 1870 que les grands bourgeois parisiens et versaillais décrits par Halévy dans *La Fin des notables*. Elles se perdent dans ses discussions futiles et attendent l'inévitable comme des rois déposés, « symbole[s] de ces temps hiérarchiques où des gens eussent respectueusement attendu, pour modeler leur vie morale », l'exemple qu'ils donneraient¹³. Elles mangent leurs fortunes et s'endettent (comme les Brugnes), se masquant l'impuissance qui régit leur inaction. Cela concerne même le jeune André Plazenat, avocat doué qui tombe dans la recherche de l'impossible et s'y perd. Un lecteur attentif de *Pierres noires* pourrait s'imaginer sans difficulté le nouveau maire radical de Peyrenère, Labeyssère, partager l'avis impitoyable du forgeron et du sabotier de Briselaine du *Fils de l'Esprit* de Fonsegrive, qui constatent par rapport aux vieilles classes : « Ils ont tout mangé. Il[s] [ont] besoin de travailler maintenant et il[s] ne sa[vent] pas. [...] Aucun de ces jeunes gens ne sait rien faire. Ils ne savent que chasser, monter à cheval ou à bicyclette, tenir les cartes et courir les filles »¹⁴. Mais les « vieux » de

¹⁰ Pour une étude comparatiste des imaginaires nobiliaires maléguien et proustien, cf. notre livre *Joseph Malègue entre le réalisme intégral et l'impressionnisme*, Paris, Honoré Champion, coll. « Poétiques et esthétiques XX^e-XXI^e s. », à paraître.

¹¹ Expression de L. Émery, *op. cit.*, p. 35

¹² A. Feuillerat, « Un précurseur de Marcel Proust : René Béhaine », *Bulletin des études françaises*, Montréal, mars 1942.

¹³ J. Malègue, *Pierres noires : Les Classes moyennes du Salut*, *op. cit.*, p. 14. Désormais dans le texte : PN suivi de la pagination.

¹⁴ Y. Le Querdec (Georges Fonsegrive), *Le Fils de l'Esprit. Roman social*, Paris, Lecoffre, 1905, p. 42.

Peyrenère ne valent pas mieux. Mlle Adélaïde de Chaudezolles, aïeule qui incarne sa classe, s'enferme dans son salon poussiéreux et « consume ses derniers jours en un rituel de l'extinction lente »¹⁵. Le rachat de sa vieille maison, synecdoque de ce monde de la haute bourgeoisie de Peyrenère, par le nouveau maire radical, qui en fait une école de la République – laïque, gratuite et obligatoire. Cela se lit comme un acte fortement symbolique qui scelle l'effritement des notables.

Les causes de ce déclin, c'est le conflit idéologique entre la démocratie radicale et l'ancienne bourgeoisie provinciale, c'est à dire de vieilles structures sociales liées à l'Église et aussi, souvent, à la cause légitimiste¹⁶. Xavier de Montclos évoque le succès des républicains aux élections locales, l'échec du ralliement, les « décrets » sur la laïcité de 1880, et, dans les années 1899-1905 (qui correspondent à la fin du Livre I et au début du Livre II des *Pierres noires*), l'entrée en scène et le succès d'une nouvelle force politique, située à gauche des républicains opportunistes¹⁷. Le déclin des anciennes élites, il le considère comme un effacement ou même comme une « épuration » opérée par les républicains : il mentionne, entre autres, révocation, démission, blocage des carrières de tous ceux qui regrettent trop l'ancien temps et restent attachés au « culte de la noblesse et du clergé »¹⁸. Nous en retrouvons une trace dans *Pierres noires* avec la tragédie de Monsieur le Maître, enseignant à l'école de Peyrenère qui ne se soumet pas aux nouvelles lois sur la laïcité, et qui se trouve relégué à un poste lointain et meurt, seul et oublié : son drame se joue dans le contexte anticlérical des années 1890.

Mais la vision de Malègue s'avère beaucoup plus nuancée. Il dépasse l'association des notables aux valeurs chrétiennes ou traditionnelles, ne lit pas leur conflit avec les partisans de République radicale qu'à la lumière politico-historique, celle de la volonté de séculariser l'État visible à partir des années 1880. Les grandes scènes politiques de *Pierres noires*, y compris les discussions sur le suffrage universel et l'école obligatoire, ainsi que de nombreuses notes inédites¹⁹, témoignent de son vif intérêt pour l'histoire de la Troisième République. Tout en prenant la position d'un sociologue distancé, il arrive à dénoncer l'hypocrisie et l'inconscience des vieilles classes²⁰. Il présente les notables comme les pleureuses d'un mausolée. Ils déplorent la déchristianisation de la France, mais leur religion à eux est morte

¹⁵ Expression de L. Émery, *op. cit.*, p. 41.

¹⁶ Danièle Hervieu-Léger pense que ce conflit illustre « un axe du clivage entre les deux France : la France conservatrice et traditionaliste enracinée dans le catholicisme et la France progressiste et moderne issue de la Révolution », cf. *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard, 2003, p. 183-184.

¹⁷ X. de Montclos, *L'ancienne bourgeoisie en France au XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Éditions Christian, 2005, pp. 105-110.

¹⁸ *Ibidem*, p. 106.

¹⁹ Notes manuscrites au crayon, dossier des notes inédites pour *Pierres noires*, « Dépouillement final, chap. III Armelle », fonds Malègue à l'ICP, carton 20.

²⁰ José Fontaine y insiste dans ses analyses du roman, cf. *La Gloire secrète de Joseph Malègue, 1876-1940*, Paris, L'Harmattan, 2016, pp. 145-148.

depuis longtemps. Il n'en reste rien qu'une sèche carapace, tout de même pénible à distraire.

Du lumineux au noir, de l'Éden à une nécropole

La situation socio-politique présentée brièvement se reflète dans la topographie du roman, illustrée par les passages chromatiques symboliques. Comme plusieurs villes, la cité médiévale de Peyrenère-le-Haut, ou Peyrenère-le-Vieil, s'érige sur une colline. Elle constitue donc une cité-mère pour Peyrenère-le-Neuf, ou Peyrenère-le-Bas ; elle est l'équivalent d'une crypte dans une église, pièce qui sert de fondement, de « nourriture », à l'église haute qui la domine. Serait-ce un clin d'œil de la part de Malègue, une subtile allusion à ce que l'infrastructure devrait se trouver plutôt en haut qu'en bas ? La réponse est bien plus complexe qu'il n'y paraît, Malègue ne se rangeant ni d'un côté ni de l'autre, et déplorant tant le manque des repères et le matérialisme virulent des classes en voie d'ascension que l'hypocrisie des notables liés à la monarchie et aux structures ecclésiastiques²¹.

Cependant, à la lecture, nous nous apercevons que Malègue inverse, pas à pas, les relations de proportionnalité entre Peyrenère-le-Haut et Peyrenère-le-Bas, introduisant tout un éventail d'éléments symboliques. Le déclin du premier est directement proportionnel à l'ascension du second. D'abord endroit mythique et lumineux, il sombre dans les ténèbres ; paradis terrestre où la première scène se déroule (le jardin des Plazenat), il devient un cimetière. Observons de près ce renversement dans le roman accompagnant le déclin de Peyrenère-le-Vieil : de l'Éden lumineux, vibrant de mouvement et de brillance, au mausolée clos, noir, étouffant.

La première rencontre de Jean-Paul Vaton avec le monde des grandes maisons se produit lors d'un goûter mythique chez les Plazenat. L'enfant est ébloui par le raffinement, l'élégance et la puissance lumineuse de ce milieu. Ayant grandi dans une des tristes maisons noires de pierre volcanique, élevé dans les vertus bourgeoises et dans l'esprit de l'austerité, il se trouve transporté dans un pays féerique où les fillettes, vêtues de robes blanches, s'apparentent à de petites déesses, alors que la crème fouettée, servie avec les fraises, lui semble aussi délicieuse que le nectaire et l'ambrosie de l'Olympe. La palette chromatique étale toutes les variations du blanc, du crémeux, du rosé et du doré²². Dans l'imaginaire du petit héros, cette douce brillance équivalait le plus haut sacré.

L'une des premières étapes du déclin de cette luminosité originelle s'opère quelques années après le goûter mythique, lors de la fête symbolique du 14 juillet. Les adhérents de la République radicale pavoisent aux drapeaux tricolores, installent

²¹ Malgré sa sensibilité socialiste, il préférerait son « cloître intérieur » aux engagements politiques, cf. « Maladie et mort de Joseph », tapuscrit inédit d'Yvonne Malègue, fonds Malègue à l'ICP (carton 3).

²² Cf. *Pierres noires*, op. cit., pp. 100-101.

des illuminations et portent des lanternes pendant que les maisons de la vieille bourgeoisie du haut du bourg restent noires et silencieuses :

La nuit qui suivit participa elle aussi d'une sublimation héroïque, jointe à une sorte d'étonnement que cette grande transformation intérieure la laissât si semblable aux autres nuits d'été. Il y avait un drapeau officiel à la mairie [...] Le bureau de tabac du boulevard disposa en outre trois lanternes vénitiennes dont l'une brûla tandis qu'on l'allumait, et le buraliste dut écarter les deux autres pour leur faire tenir plus de place sur la même celle, en sorte que la lacune fût comblée. Les grandes maisons restèrent noires (PN, p. 128).

L'image correspond à l'opposition héritée du siècle des Lumières inculquée aux élèves de Peyrenère par le Sous-Maître : d'un côté, la noirceur des traditions, des superstitions et du cléricalisme des « sombres époques féodales » (PN, p. 129), et de l'autre, l'aube éclairée des temps nouveaux, ceux de la raison, de l'illumination, de la laïcité.

Ces noirs et ces silences moribonds correspondent au caractère labyrinthique de la vieille ville : un dédale de ruelles étroites, de cavernes et de murs épais où perce peu de ciel. Cet espace semble clos et étouffant, un huis clos, un mausolée, dirait-on. Il se fige dans une nostalgie tout comme ses habitants s'enferment dans leurs rêves de retour vers leur passé grandiose. Il n'y reste plus grand-chose du foisonnement de la vie du jardin lumineux des Plazenat au début du roman. Peu à peu, les scènes nocturnes commencent à dominer : Armelle de Rosnoën, jeune musicienne à l'odeur de souffre, pleure dans la nuit ses fiançailles indésirables ; toutes les rencontres cruciales entre le couple tragique d'amants impossibles, Jacqueline et André, ont lieu la nuit. La nuit réveille dans les personnages quelque chose de très ancien, pour ne pas dire barbare, les sentiments de *tremendum* et de *fascinans*, et les caresse d'une odeur de mort. Eros et Tanathos se retrouvent ainsi et mènent les héros vers une solitude encore plus écrasante, jusqu'à l'enivrement des choses aboulées, jusqu'à la recherche incessante des choses impossibles. L'univers des derniers notables, qui se « confinent dans leurs solitudes », devient ainsi « un vaste sépulchre sans toit »²³, ouvert et pourtant fermé, étouffant.

Si l'extérieur des « grandes maisons » ressemble à une nécropole, il en va de même pour les descriptions de l'univers des notables de l'intérieur : le dédale des ruelles médiévales n'est qu'une synecdoque des histoires familiales sans fin, semblables à des arbres généalogiques tordus. La vieille maison de Mlle Adélaïde ressemble, elle aussi, à un labyrinthe sombre dont on risque de ne pas sortir : « plus compliqué, plus vieux, plus labyrinthique, de plafond plus capricieux » (PN, p. 288) que d'autres demeures. Elle traduit le caractère non seulement de sa propriétaire, mais de toute sa classe sociale. C'est à la fois un musée et une chapelle ; le narrateur y respire « [l]e parfum de vieilles dentelles, de livre de messe et d'Ancien Régime » (PN, p. 113). Elle est le contraire de la maison toute neuve, carrée et sans âme du

²³ J. Malègue, « Il faut rendre à César... », *Tendances*, Liège, Éditions Pax, 15 décembre 1936, pp. 14-20, repris dans *Pierres noires*, op. cit., p. 207.

nouveau maire : « en briques rouges et calcaire criard, matériaux en complet désaccord avec nos pierres noires » (*PN*, p. 91). Jean-Paul Vaton y aperçoit le culte du souvenir dont Mlle Adélaïde est la dernière prêtresse. Sa mort et la transformation de sa maison, dernier refuge de l'esprit de l'Ancien Régime, en école publique, scellent la fin du monde passé.

Déclin de la volonté

Dans la concentration des notables abouliques surgit un seul personnage apparemment puissant : André Plazenat. C'est sur lui et sur sa relation avec Jacqueline de Brugnes, privée de toute fortune et couverte d'infamie à cause de l'endettement et du suicide de son père, que se concentre le Livre II du roman : *Le Désir d'un soir parfait*. Brillant juriste, député, bientôt ministre, il cumule le talent, l'esprit positif et les aptitudes d'un organisateur excellent. Mais son personnage s'avère vite trompeur : malgré toute son intelligence et son ambition, une faiblesse le ronge, l'ennui de vivre et l'impuissance profonde qui détruisent sa race. Après avoir renoncé au mariage d'amour avec Jacqueline, il se marie à une riche héritière pieuse mais godiche. Il la supporte avec difficulté, ce qui le conduit bientôt à une vaine poursuite d'un autre bonheur, celui qu'il ne réussira jamais à atteindre. Il se tourne envers son ancien amour, Jacqueline, désormais gouvernante auprès de sa fille, et fait d'elle sa maîtresse. Mais il devient bientôt froid, indifférent et blasé. Il sent de plus en plus l'ennui de vivre s'installer dans son être. Jacqueline se rend compte alors qu'il est « un inquiet, un insatisfait, un traversé des rêves incessants », et qu'elle-même, comme sa carrière politique, ne sont que des « incident[s] dans une grande vie dévorée de désirs »²⁴.

Les désirs en question, juxtaposés à une impuissance héréditaire, font de sa vie, apparemment si brillante et prometteuse, une vaine recherche d'un « soir parfait » inexistant, ce qui le conduit à l'échec. Cet échec est symboliquement présent dans le roman à travers le personnage du fils qu'il a avec Jacqueline, et qui tuera l'ancien sous-maître Jacques Richelet : un épisode qui n'est présenté que sur quelques pages de la troisième partie du roman, jamais achevé : il s'agit d'une partie du *Carnet noir* inédit (rédigé au cours de l'été 1940, quelques mois avant la mort de l'écrivain) et intégré à l'édition 2018 de *Pierres noires*²⁵.

André souffre d'une insatisfaction perpétuelle : il assume alors toutes les conséquences de la crise du personnage romanesque telle qu'elle apparaît déjà chez Flaubert avec Emma Bovary, chez Huysmans avec le duc des Esseintes et chez Julien

²⁴ « Schéma de M. Plazenat », repris dans l'édition 2018 de *Pierres noires*, *op. cit.*, p. 799.

²⁵ « Le schéma du livre II », dans le *Carnet noir* inédit, p. 11, repris dans un tapuscrit inédit et annoté au crayon, dossier des notes inédites pour *Pierres noires* « Ce qui éclaire les classes moyennes du salut » (10), p. 5, carton 2, fonds Malègue à l'ICP. Cf. également « Plan du livre III », intégré à *Pierres noires*, *op. cit.*, p. 767.

Green avec Daniel O'Donovan²⁶. Il s'enferme dans son rêve ; il en va de même pour Jacqueline. Dépourvue de l'effort conscient qui lui permettrait d'aller à la rencontre de la vie, privée d'activité volontaire, elle s'enferme dans un rêve qui l'empêche d'agir. Sa volonté ne sait plus ce qu'elle veut : elle ne sait pas vouloir. Il s'agit donc bien de la volonté d'agir qui n'est plus : phénomène analysé par Bergson, philosophe que Malègue lisait, appréciait et dont il se nourrissait²⁷.

Bergson définit la maladie de la volonté, ou la folie, comme « une incapacité ou une répugnance à l'action »²⁸. Le philosophe aborde par la tangente le phénomène de la volonté aboulique dans *Deux sources de la morale et de la religion*, œuvre importante pour Malègue, où il analyse le problème de la volonté de vouloir – car ce qui anime la volonté, c'est l'élan, l'émotion profonde qui se « prolonge en élan du côté de la volonté, et en représentation explicative dans l'intelligence »²⁹.

En conséquence, Malègue s'inscrit dans ce que Cristina Terrile considère comme une des caractéristiques du nouveau romanesque des années vingt : la crise du personnage en tant que crise de la volonté³⁰. Dans *Pierres noires*, nous retrouvons l'idée de la dissolution du personnage opposée à l'imaginaire de la force et de l'action présent dans *Augustin*. Le narrateur est un être faible qui mène une vie quelconque, se considérant lui-même comme un « raté » (héritage flaubertien de Malègue³¹). Il opère une fuite vers le néant de la mémoire au lieu de s'affronter à la vraie vie et dessine les personnages malades de la volonté. Les personnages dans le Livre II de *Pierres noires* cessent d'être des héros romanesques qui existent, pour reprendre la définition de Lukács, uniquement grâce à leur conscience, à leur effort de connaître le monde et de s'y opposer³². Le manque de résistance se traduit par l'image du flot incessant des eaux de la conscience, récurrente dans les derniers chapitres du Livre II. Chez Jacqueline, cette métaphore se nuance davantage : c'est une image d'un être emporté par le courant comme une coquille vide. Elle sent qu'elle n'a qu'à « fermer les yeux, abandonner sa petite tête à un doux reflux de passé, à cet amour enfantin et total, puéril et profond » (*PN*, p. 725). Le flot du rêve, du « présent du passé » « la suivait, la précédait, la baignait, l'absorbait » jusqu'au point où « tout le reste d'elle [...] disparaissait, s'affaiblissait, pâlisait, tant le sentiment d'étrangeté

²⁶ Les trois auteurs étaient tous lus et appréciés par Malègue.

²⁷ *L'Énergie spirituelle* [1919], cf. *infra*.

²⁸ « Le problème de la personnalité », 9^e conférence [1914], trad. Martine Robinet, *Mélanges*, Paris, PUF, 1972, p. 579.

²⁹ H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion* [1932], [in] *Œuvres*, éd. André Robinet, Paris, PUF, 1963, p. 1016.

³⁰ C. Terrile, *La crise de la volonté ou le romanesque en question*. Borge, Green, Perutz, Pirandello, Kafka, Paris, Honoré Champion, 1997.

³¹ Le banal recréé avec perspicacité et l'esthétique d'un « livre sur rien » (formule flaubertienne célèbre, employée dans la lettre à Louise Colet du 16 janvier 1852).

³² Cf. G. Lukács, *La Théorie du Roman*, Paris, Éditions Gonthier, 1963, pp. 49-63.

emplissait son cœur » (*PN*, p. 725). Elle s'enferme dans le rêve d'un passé impossible, devenant indifférente.

Revient, comme un écho, l'image du clos nocturne liée inséparablement au déclin. Jacqueline s'enferme dans une carapace se voulant protectrice mais qui s'avère mortifère : « C'était juste ainsi, cette heure calme en cet abri solitaire, creusée parmi les heures, longue, prolongée jusqu'au soir, entre des cloisons isolantes, que les bruits ne traversaient pas » (*PN*, pp. 726-727). Déjà plus tôt, après le suicide de son père, elle s'enferme dans un rêve figé dont la nuit symbolise la froideur : le « noir solide » d'un « creux infini » correspond à sa « plate tristesse immédiate », à sa « vie poussiéreuse » ; « [a]ucune moyenne joie, aucune moyenne vie, jamais » (*PN*, p. 578).

Or, l'image du clos est cruciale dans l'analyse bergsonienne des troubles de la volonté, c'est-à-dire l'impuissance de cette dernière à « vouloir vouloir ». Dans *L'Énergie spirituelle* (1919) et *Matière et mémoire*, publié vingt-trois ans plus tôt, il discerne au moins deux éléments caractéristiques de la « maladie de la volonté » : le manque de l'action (l'inaction ou l'inertie) et l'enfermement dans le rêve. À cause de ce dernier, le sujet détache le présent de l'avenir et le rattache au passé, d'où ses impressions d'un déjà-vu ou d'une fausse reconnaissance³³. Le malade éprouve donc une « espèce de sentiment inanalysable que la réalité est un rêve »³⁴. Sa conscience se relâche : elle cesse d'être tendue vers l'action et vers l'avenir, se perdant dans un rêve au lieu de porter attention à la vie³⁵.

Le rêve signifie enfermement dans soi-même, enfermement dangereux car il peut se transformer en aliénation mentale, inattention à la vie, finalement psychose, dit Bergson³⁶. Dans le rêve impossible, la conscience s'arrête contre un avenir clos, enfermé dans le passé, figé. Voilà ce qu'il arrive à Jacqueline : non seulement est-elle marquée par une « indifférence sculpturale, presque hiératique, intelligente, lointaine », comme nous l'indique une des notes inédites pour *Pierres noires*³⁷. Elle s'arrête « sur le bord d'elle-même », « comme une étrangère distraite, d'une distraction rêveuse, le regard sur le poli froid de son bouton de porte » (*PN*, p. 727). Sa volonté se trouve réduite à un mouvement sans début et sans fin, vague, indéterminé : « [...] abstraction, objectivité, froide et clairvoyante inertie, où l'on n'est plus que le témoin grave, inerte et clairvoyant de sa vie » (*PN*, p. 727). En termes bergsoniens, elle « bute devant un avenir [...] clos »³⁸, souhaitant flotter comme un

³³ Bergson découvre ces phénomènes lors de ses travaux sur la psychopathologie (cours au Collège de France dans les années 1910-1911) ; ici, il parle des troubles liés à la psychasténie (appelée maintenant schizophrénie). Voir H. Bergson, *L'Énergie spirituelle*, op.cit., p. 927-928.

³⁴ *Ibidem*, p. 927 (Bergson cite ici Paul Bourget).

³⁵ *Ibidem*, p. 906.

³⁶ *Ibidem*, p. 925.

³⁷ Note inédite « M. Plazenat. Tome II », dossier « Notes éparses et schémas généraux. C.M. tome II et III », avec un relevé de la main d'Yvonne Malègue, Registre I, p. 7, carton 2, fonds Malègue à l'ICP.

³⁸ *L'Énergie spirituelle*, op. cit., p. 928.

bouchon de liège, légèrement bercée par les eaux du courant auquel elle ne songe même pas s'opposer.

Il ne s'agit même pas de faiblesse de caractère mais de dissolution du sujet, d'un monde vécu passivement, du déclin de la volonté qui ne sait pas vouloir vouloir, qui « se tourne vers l'indétermination »³⁹. Or, dans la scène des débats intérieurs de Jacqueline, dont nous avons cité quelques passages – et l'une de ses plus exquises scènes psychologiques – Malègue, dans un flot de courant de conscience, introduit la notion du rêve qui devient une maladie. Un rêve nuisible s'enracine dans l'âme de Jacqueline « comme une maladie où on s'installe, lentement devenue nature » (PN, p. 725). Et avec cela, vient la tentation du néant : « C'était du désespoir » (PN, p. 728). Sa volonté ne sait plus vouloir ; or, une conscience qui ignore ce qu'elle désire, ou qui se trompe constamment sur ce qu'elle veut, ne sait plus ce qu'elle est. Une conséquence naturelle est le désespoir, le suicide, qui ne manque pas dans *Pierres noires*. Jacqueline ne se suicide pas, certes ; elle meurt en couches. Il n'en reste pas moins qu'avec le déclin de sa volonté, elle permet que les conditions où elle se trouve orientent l'action et causent sa perte.

* * *

L'idée du déclin et de la chute est intimement liée à celle de la décadence, dont la signification la plus courante est la dénaturation d'un style déterminé, de ce qui perd sa pureté originelle. D'après Julien Freund, il existe encore (au moins) deux sens plus primitifs du terme : l'insignifiance d'une œuvre dans laquelle elle tombe dès le moment de sa création et l'état de délabrement d'un édifice⁴⁰. Certes, Malègue ne peut en aucun cas être associé au mouvement décadent : ni en termes chronologiques, idéologiques, ou esthétiques. Il n'empêche que *Pierres noires* laisse transparaître les trois sens du terme. En premier lieu, le roman, pour des raisons diverses, tombe dans l'oubli dès sa parution posthume en 1958, n'étant redécouvert qu'au cours de la renaissance maléguienne initiée en 2014 et qui perdure à l'échelle européenne. Les deux autres sens s'entremêlent en se conditionnant mutuellement : les moribondes maisons médiévales du bourg de Peyrenère, qui appartiennent aux grandes familles, sentent la vieillesse et participent de l'esthétique d'un autre monde, celui du passé irrachetable, alors que leurs habitants se soumettent à une lente décadence ou dégénèrent moralement, rongés par l'hypocrisie, l'impuissance ou l'aboulie. La poétique du réalisme spirituel colorée des éléments de l'esthétique impressionniste et symboliste complète ce tableau. Ainsi, dans la symphonie en noir qu'est *Pierres noires*, plusieurs strates du déclin se déploient-ils : d'abord, le déclin socio-politique

³⁹ C. Riquier, « Le problème de la volonté ou Bergson en chemin vers *Les Deux Sources* », [in] G. Waterlot (dir.), *Bergson et la religion : nouvelles perspectives sur « Les deux sources de la morale et de la religion »*, Paris, P.U.F., 2008, p. 76.

⁴⁰ J. Freund, *La Décadence : histoire sociologique et philosophique d'une catégorie de l'expérience humaine*, Paris, Éditions Sirey, 1983, pp. 321-322.

des notables de province sous la Troisième République, ensuite le déclin moral et le déclin ou la crise de la volonté qu'il faut comprendre sous le prisme bergsonien ; tout cela illustré par l'esthétique du roman, dont l'imaginaire est dominé par les noirceurs et les ténèbres.

Et cependant, Malègue réussit à rompre le cercle vicieux de déclin-croissance-déclin avec le martyr de Félicien qui, missionnaire en Chine, rachète Peyrenère par sa mort. L'évènement n'est pourtant pas décrit ; nous le savons à partir des notes de l'auteur, y compris inédites, qui portent sur les parties inachevées du roman. Il reste donc à croire que le déclin et la chute ne sont pas les derniers mots de sa « symphonie en noir » ; c'est bien la rédemption.